

Introduction

La violence nazie s'est installée, au cours des vingt dernières années, au centre de la mémoire collective et de nos représentations du xx^e siècle. Auschwitz, son *topos* emblématique, a acquis, pour la place qu'il occupe dans notre conscience historique, un rang comparable à la chute de l'Empire romain, à la Réforme ou à la Révolution française, sans que l'on puisse pour autant, à l'instar de ces césures temporelles, lui conférer une signification analogue dans la séquence diachronique du passé. La chute de l'empire romain marque la fin de l'Antiquité ; la Réforme modifie le rapport entre Dieu et les hommes, en amorçant la sécularisation de leurs formes de vie et de leur vision du monde ; la Révolution française, quant à elle, bouleverse le rapport des individus avec le pouvoir, en les transformant de sujets en citoyens. Ces événements ont pris la dimension de grandes césures historiques qui balisent le parcours de l'Occident. Tout en s'inscrivant dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale – le grand cataclysme qui a coupé en deux le xx^e siècle – le judéocide ne peut certes pas, du point de vue de ses conséquences, être comparé aux tournants historiques évoqués plus haut. Auschwitz n'a pas modifié les formes de la civilisation : si les chambres à gaz sont perçues aujourd'hui comme une *rupture de civilisation*, c'est précisément en tant que moment révélateur de ses apories, de son potentiel destructeur.

L'extermination est apparue comme l'un des visages de la civilisation elle-même, lorsque les anti-Lumières se sont alliées au progrès industriel et technique, au monopole étatique de la violence, à la rationalisation des pratiques de domination. C'est, en revanche, du point de vue de l'histoire des juifs, dont il achève définitivement, de la façon la plus tragique, une phase en Europe, que la Shoah constitue un tournant historique radical. Il aura fallu une bonne trentaine d'années pour que le monde occidental prenne la mesure de cette mutilation. Déchirure dans le corps de l'Europe qui n'en modifie pas le cadre civilisationnel, Auschwitz constitue donc un traumatisme difficile à appréhender : l'explication historique de l'événement ne perce pas le « trou noir » (d'après Primo Levi) de son intelligence. D'où un écart béant entre sa *reconnaissance* presque obsédante et sa *compréhension* défailante, entre sa position centrale dans notre paysage mental de ce tournant du siècle et le vide de son intelligibilité rationnelle. Le problème est souvent contourné par des approches antinomiques : tantôt l'élévation du judéocide au rang d'entité métaphysique, lieu de mémoire affranchi de l'histoire et paré du dogme de son impénétrabilité normative (une posture dans laquelle s'est particulièrement distingué l'écrivain Elie Wiesel) ; tantôt l'historisation fonctionnaliste, à juste titre caractérisée par Dan Diner comme « un repli méthodologique dans la description des structures¹ ». Demeurant le socle indispensable de nos connaissances, cette « mise en histoire » a le mérite inestimable d'avoir établi, dans ses multiples dimensions, le *fait* du génocide des juifs d'Europe, mais bien qu'indispensable, l'éclairage factuel n'est pas, en lui-même, porteur de sens.

Il y a une *singularité historique* du génocide juif, perpétré dans le but d'un remodelage biologique de l'humanité, dépourvu de nature instrumentale, conçu

non pas comme un moyen mais comme une finalité en soi. Hannah Arendt l'a saisie, dans son essai sur Eichmann à Jérusalem, en soulignant que les nazis avaient voulu « décider qui devait et qui ne devait pas habiter cette planète² ». Une limite extrême, ajoute Saul Friedländer, « qui n'a été atteinte qu'une seule fois dans l'histoire des temps modernes »³. Mais tous les événements historiques, pourrait-on répliquer, sont historiquement singuliers. La singularité de la Shoah présente aussi, selon Jürgen Habermas, une dimension *anthropologique* nouvelle dans laquelle il a vu « la signature de toute une époque » : « Il s'est passé là-bas quelque chose – a-t-il écrit lors de la “querelle des historiens” en Allemagne – que jusqu'alors personne n'aurait simplement pu croire possible. On a touché là-bas à une sphère profonde de la solidarité existant entre tout ce qui porte face humaine ; en dépit de tout ce que l'histoire universelle avait vu se commettre de bestialité crue, on avait jusqu'alors admis sans examen que l'intégrité de cette sphère profonde était restée intacte. Depuis lors, un lien de naïveté a été rompu qui nous unissait – une naïveté à laquelle des traditions, ignorantes du doute, puisaient leur autorité, et qui d'une manière générale, nourrissait les continuités historiques. Auschwitz a modifié les conditions qui permettaient aux tissus historiques de la vie de se perpétuer spontanément – et ce pas seulement en Allemagne⁴. »

C'est Auschwitz qui a introduit le *mot* génocide dans notre vocabulaire ; sa singularité tient, peut-être, surtout au fait que seulement après Auschwitz nous avons compris qu'un génocide est précisément la déchirure de ce tissu historique, fait d'une solidarité primaire sous-jacente aux relations humaines, permettant aux hommes de se reconnaître comme tels, en dépit de leurs hostilités, de leurs conflits et de leurs guerres. La reconnaissance de cette singularité a été

tardive aussi bien pour notre conscience historique que pour l'historiographie du nazisme, mais elle a mis fin à une longue période d'indifférence, d'occultation et de refoulement. Sa conséquence a été double : d'une part, un progrès considérable de l'historiographie et, d'autre part, une anamnèse collective du monde occidental. Mais cet acquis remonte désormais aux années quatre-vingt – symboliquement, on pourrait le dater à l'époque du *Historikerstreit* allemand – et sa réaffirmation rituelle risque aujourd'hui de se transformer en un discours rhétorique, avec le résultat d'appauvrir et de limiter notre horizon épistémologique. Quoique unique, le nazisme a une histoire qui ne peut pas être comprise exclusivement à l'intérieur des frontières géographiques de l'Allemagne et de celles, temporelles, du xx^e siècle ; son étude exige l'adoption d'une perspective à la fois diachronique et comparée. Comme autrefois on reléguait le judéocide à une petite note en bas de page des livres sur la Seconde Guerre mondiale, l'emphase portée aujourd'hui sur son caractère d'événement « sans précédent » et « absolument unique » risque de s'ériger en obstacle contre les tentatives de l'appréhender dans le cadre de l'histoire européenne. Arno J. Mayer a raison de souligner, en critiquant la méthodologie de Fernand Braudel, que Treblinka et Auschwitz obligent l'historien à reconsidérer l'importance des phénomènes de *temps court*⁵ : entre l'été 1941 et la fin 1944, en trois ans et demi, le nazisme effaçait une communauté inscrite dans l'histoire de l'Europe depuis deux millénaires, jusqu'à son éradication pratiquement complète là où, comme en Pologne, son existence constituait un élément social, économique et culturel de première importance pour la vie du pays dans son ensemble. Il est vrai que cet anéantissement soudain et irréversible remet en cause l'approche braudelienne de l'histoire, réduisant l'évé-